Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 86 (1978)

Artikel: Un amour vaudois de Johann Reinhold Patkul patriote et martyr livonien
Autor: Stelling-Michaud, Sven
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-64645

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un amour vaudois de Johann Reinhold Patkul patriote et martyr livonien

SVEN STELLING-MICHAUD

Pour Bernard Lescaze

Les circonstances de la tragique destinée du patriote livonien Patkul l'amenèrent, dans les dernières années du XVIIe siècle, à se réfugier au Pays de Vaud et lui firent rencontrer à Lausanne, où il séjourna sous un nom d'emprunt, la fille d'un notable de la ville dont il s'éprit, lui promettant de l'épouser le jour, qu'il espérait proche, où sa fortune et ses biens lui seraient rendus. Mais lorsque, plus constant dans ses sentiments que sa lointaine promise, le noble prétendant, devenu sur la grande scène politique un personnage important, lui rappela son engagement, la jeune Vaudoise venait de donner sa main à un autre, préférant un mariage bourgeois à une aventure romanesque. Cette banale histoire ainsi que le nom de la personne aimée auraient sans doute été oubliés pour toujours, si deux lettres et quelques fragments d'un livre de raison qui sommeillaient dans les papiers de la famille de Loys n'avaient révélé d'une manière inattendue les circonstances particulières qui les rattachaient au grand jeu de la politique des puissances[1].

DE STOCKHOLM À PRANGINS

En février 1690, la noblesse livonienne de Riga avait envoyé le capitaine d'infanterie J. R. Patkul, âgé de 30 ans, comme second député à Stockholm pour défendre ses privilèges et ses droits dans

[1] Je tiens à remercier ici Mlle Laurette Wettstein, archiviste, qui a bien voulu mettre à ma disposition le fonds de Loys, en effectuant aimablement elle-même maintes recherches et en me donnant d'utiles conseils dont ce petit travail a largement bénéficié.

l'affaire de la «réduction des biens» ordonnée par le roi de Suède, Charles XI. Issu d'une vieille famille livonienne, le jeune Patkul, orphelin de père, était un homme cultivé — il avait étudié le droit à l'Université de Kiel —, parlant aussi bien le suédois que l'allemand et le français, d'une intelligence vive et d'un grand charme personnel. Le seul portrait non conventionnel que l'on a de lui est le petit médaillon peint vers 1692, où les yeux ardents et les traits énergiques expriment bien sa nature indomptable et sa fierté farouche[2]. Se fondant sur le droit naturel et le droit des gens, Patkul, représentant l'élément radical de l'opposition nobiliaire à la politique royale, défendait les vieilles libertés menacées par l'absolutisme monarchique de droit divin. Après l'échec des négociations, un procès de lèse-majesté fut intenté au Livonien, qui réussit à s'enfuir de la prison, avant le jugement qui le condamnait à la peine capitale et à la perte de ses biens. N'ayant pas été suivi par la noblesse dont il avait espéré provoquer le soulèvement, Patkul se trouva seul, exilé, sans appui.

Après sa fuite, il se rendit en Allemagne pour prouver la justice de sa cause, soumettant les actes de son procès au célèbre «Schöppenstuhl» à Leipzig et à la Faculté de droit de la jeune Université de Halle, qui conclurent tous deux à l'arbitraire du jugement de Stockholm. Pendant ce temps, il suivit les cours du jurisconsulte Thomasius et fit la connaissance du piétiste A. H. Francke avec lequel il se lia d'amitié. Il prit ensuite du service chez le landgrave de Hesse-Cassel et assista à la dernière phase de la guerre de la Ligue d'Augsbourg à laquelle la paix de Ryswick mettra fin. En avril de la même année 1697, le roi de Suède mourut et Patkul adressa aussitôt une demande de grâce au Conseil de régence du jeune Charles XII, sans recevoir de réponse. En juin, l'électeur de Saxe, Frédéric Auguste, fut élu roi de Pologne et couronné à Cracovie sous le nom d'Auguste II.

Nous ignorons de quelle manière et à quel moment Patkul gagna la faveur du premier ministre brandebourgeois Eberhard Karl von Danckelmann, qui obtint pour lui une pension de 500 thalers de l'électeur Frédéric III. Voyant le danger que courait le jeune Livonien, Danckelmann lui conseilla de songer à sa sécurité en changeant de nom et en gagnant une retraite cachée, car il était suivi et surveillé par des agents suédois. Danckelmann lui offrit l'hospitalité dans le

---

[2] Reproduit d'après A. Buchholtz, *Beiträge zur Lebensgeschichte J.R. Patkuls*, Riga 1893.

Johann Reinhold Patkul.

château de Prangins qu'il venait d'acquérir pour lui et ses deux frères au début de l'année[3]. Patkul, qui se fit appeler M. de Fischering, se trouvait dans le Pays de Vaud peu après, car il signait sous ce nom, à Lausanne, le 30 avril, après le Bernois Siméon de Bondeli, le contrat de rénovation des fiefs de la baronnie de Prangins[4].

A Prangins, Patkul se lia d'amitié avec le précepteur des fils de Danckelmann, Heinrich Huyssen, qui exerçait en même temps les fonctions d'intendant du château et du domaine. Ils passèrent deux ans ensemble dans le Pays de Vaud[5]. Huyssen était un publiciste de vaste culture, qui disposait de relations étendues dans la république des lettres, ce qui lui permit de créer une sorte de service d'information dont Patkul fera bénéficier Pierre le Grand lorsqu'il entrera lui-même au service du tsar. Huyssen accompagnera souvent M. de Fischering à Lausanne, comme on le verra plus loin.

Sur le séjour de Patkul à Prangins, nous disposons des précieux renseignements fournis par le Hanovrien Joh. Georg Keyssler, homme très érudit et grand voyageur, membre de la Société royale de géographie de Londres, dans son volumineux récit paru en 1740 à Hanovre, sous forme de lettres[6]. Dans la 20e lettre, datée de Genève du 30 septembre 1729, Keyssler décrit d'une manière fort vivante le voyage qu'il fit en Suisse romande avec les petits-fils de l'ancien homme d'Etat hanovrien Andreas Gottlieb von Bernstorff, naguère conseiller intime de George Ier d'Angleterre, qui s'était retiré en 1720 dans son château de Gartow sur l'Elbe. Nous savons que Bernstorff collabora avec Keyssler à la rédaction de son ouvrage[7], ce qui

---

[3] Lausanne, ACV: Procuration donnée par les frères Danckelmann à Siméon de Bondeli, gentilhomme de la Chambre de S.A.E. de Brandebourg, de traiter en leur nom (Berlin, 18/28 nov. 1696; l'acte fut signé le 9 mars 1697); demande des frères Danckelmann d'être reçus comme vassaux (sujets) de LL. EE. de Berne (pièce non datée).

[4] *Ibid.*, lettre de Danckelmann à LL. EE., de Halle, 1er mai 1704.

[5] Dans une lettre datée de Berlin (du 20 septembre 1700), Huyssen écrira au professeur d'histoire de l'Université de Wittenberg, Conrad Samuel Schurtzfleisch (1641-1708), pour se louer de ses relations étroites avec Patkul: «Cum eo olim extorre commune mihi fuit ad Lacum Lemannum in praedio Pranginensi hospitium, tantaque familiaritas consuetudine quotidiana mutuisque officiis aucta, ut nihil fuerit amicitia nostra conjunctius» (Weimar, Nationale Forschung- u. Gedenkstätten d. Klass. deutschen Literatur, Goethe- und Schiller-Archiv, Schurtzfleischsammlung, fol. 410).

[6] *Neueste Reise durch Teutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweitz, Italien und Lothringen* [...], Hannover 1740, 3 vol.

[7] AAGE FRIIS, *Die Bernstorff's*, I (1905), Leipzig.

explique que ce dernier ait introduit tout un passage sur Patkul dans la description qu'il fit de Prangins. Il ne pouvait tenir les détails précis qu'il donne que de la bouche de quelqu'un qui avait rencontré lui-même le Livonien en Suisse romande, et ce quelqu'un ne pouvait être qu'A. G. de Bernstorff, que Keyssler désigne par les initiales *F. von B.* (Freiherr von Bernstorff). Voici une traduction du passage le plus important de ce récit:

> « Je vénère encore toujours le souvenir d'un homme excellent, *F. de B.*, qui possède une connaissance étendue du système politique des pays du Nord et qui a également séjourné dans cette région [en Suisse romande] pendant un certain temps[8]. Il fut un ami intime du malheureux Joh. Reinhold Patkul, et ils vécurent ensemble fort agréablement, en partie dans le domaine de Danckelmann à Prangins, en partie à Lausanne. Patkul, qui s'était évadé de la prison suédoise, ne cherchait qu'à passer inaperçu, raison pour laquelle il s'était donné le nom de Fischering. Pour employer au mieux son temps, il travaillait durant les heures du matin à une traduction française du *De officio hominis et civis* [paru en 1673] de Pufendorff et lisait à son ami [il peut aussi s'agir ici de Huyssen] un cours sur le grand ouvrage que Pufendorff avait écrit sur le droit naturel et le droit des gens *[De jure naturae et gentium]*[9]. L'après-midi, ils nouaient d'utiles relations mondaines. C'est à une telle occasion qu'il s'éprit de Mlle de M... et lorsque peu de temps après, il parut connaître une heureuse fortune, il lui adressa les lettres les plus éloquentes pour qu'elle le rejoigne et qu'ils puissent s'épouser. Mais la Saxe était trop loin et l'ambition ne tourmente pas trop les gens dans ce pays-ci parce que depuis l'enfance, on n'entend parler que de liberté, de paix et de plaisirs tranquilles comme des biens suprêmes ici-bas. Elle s'est mariée par la suite avec un gentilhomme de la Chambre de Prusse [...] »[10]

---

[8] Les archives de Gartow n'étant pas accessibles pour l'instant, nous n'avons pas été en mesure de rechercher dans les papiers d'A. G. Bernstorff des traces de son séjour à Prangins et de sa rencontre avec Patkul ainsi que de leurs relations au cours des années suivantes.

[9] A la même époque, entre 1697 et 1703, Jean Barbeyrac, alors professeur de langues anciennes au collège français de Berlin, traduisait les deux ouvrages de Pufendorf qui parurent à Amsterdam en 1706 et 1707 *(Du droit de la nature et des gens* et *Les Devoirs de l'Homme et du Citoyen)*.

[10] KEYSSLER, *op. cit.*, vol. I, p. 180 s.

A ce dernier détail près, le récit est exact. Keyssler relate encore d'autres faits, notamment le supplice infligé à Patkul par ordre du roi de Suède. Bernstorff raconta plus tard à Keyssler qu'il avait versé à plusieurs reprises des pleurs en lisant dans les journaux les malheurs de son ami. Le ministre donna même à Keyssler une lettre que Patkul lui avait adressée de Varsovie, le 18 mai 1700, pour l'«instruire de la raison que j'ai de servir le Roy de Pologne contre le Roy de Suède», ajoutant: «Je ne sers pas contre ma patrie, mais bien pour la délivrer de cet esclavage.»[11]

M. de Fischering

La crainte d'être reconnu par les agents du roi de Suède le fit changer fréquemment de lieux de séjour. On vit de temps à autre apparaître M. de Fischering à Genève et à Lausanne, où son charme et sa culture ainsi que le mystère qui entourait sa personne attiraient à lui les jeunes gens et aussi mainte jolie femme. A Genève, il semble avoir fréquenté plus particulièrement le baron Forstner, le tuteur du jeune prince Emmanuel de Wurtemberg, futur compagnon d'armes de Charles XII et qui poursuivait alors ses études de sciences dans cette ville. Il semble que Patkul lui ait donné également des leçons de droit naturel et de droit des gens selon Pufendorf.

La présence de Patkul à Lausanne est attestée au printemps 1697. Nous apprenons en effet par les registres du Conseil de Berne que «le Sr. Fischering, gentilhomme étranger», avait eu des démêlés avec le receveur du château de Lausanne, Henry Portaz, au sujet d'«injures réciproques». Par jugement du Conseil prononcé le 27 mai 1697, il est déclaré que «toutes les prétendues injures survenues de part et d'autre devront d'autorité souveraine estre enlevées et estouffées, sans qu'icelles puissent préjudicier à l'honneur ny des uns ny des autres», le plaignant (Portaz) ayant été condamné à supporter les frais du voyage du Sr. Fischering à Berne[12]. Les conseillers H. L. Steiger, seigneur de St-Christophe, Beat Fischer von Reichenbach [le fondateur des postes] et Abraham Stürler avaient été chargés de mener l'enquête et d'entendre les parties, soit M. de Fischering pour la défense duquel

[11] La «lettre de Patkul à M. le Baron de ...» est reproduite aux p. 191-195.
[12] Bern, Staatsarchiv, Ratsmanual n° 257, p. 160.

l'avocat Jullien avait été commis, et le Sr. Portaz, au nom de sa femme. Le jour où fut prononcé le jugement, le conseiller Imhof recevait l'ordre de relâcher le domestique de Fischering, qui était venu à Berne pour se défendre dans une poursuite en paternité intentée contre lui par une femme[13]. Peut-être y a-t-il un lien entre cette affaire et les injures échangées entre Fischering et le receveur lausannois qui avait pour épouse «vertueuse dame» Elizabeth de Diesbach[14].

Si nous ne savons pas comment Patkul fit la connaissance de la famille du conseiller Jean-Rodolphe de Loys, seigneur de Marnand, père de cette *Mlle de M.* dont Keyssler n'a révélé que l'initiale et dont s'éprit le Livonien, nous pouvons reconstituer leur idylle et son dénouement d'après le Journal ou *Livre de raison* de M. de Marnand et deux lettres de Patkul conservées dans les papiers de la famille. C'est en effet de Jeanne-Judith, fille aînée du notable lausannois, que le ténébreux et séduisant M. de Fischering devint amoureux. Agée de 26 ans, elle en avait douze de moins que lui. L'aînée de cinq sœurs et de trois petits frères, Judith semble avoir été la fille préférée de M. de Marnand. Celui-ci occupait une position en vue dans la société lausannoise[15]. Agé de 52 ans, il était membre du Conseil des CC et des XX; il remplissait alors les fonctions de substitut du contrôleur des Finances (il deviendra boursier en 1703). En plus de la terre et du château de Marnand, il possédait un domaine et une maison à Ouchy (Entremur), des cultures et un pavillon à Vidy, des vignes à Grandvaux, la Blancherie et divers autres petits fiefs. A Lausanne, la famille habitait la maison de la rue du Pont. Son *Livre de raison*[16] nous renseigne au jour le jour sur ses activités multiples et révèle ses dons d'homme d'affaires et de finance. M. de Marnand planta du tabac, tenta d'introduire la culture du mûrier, fit des essais d'industrie, construisit une blancherie de toiles de chanvre, une forge, une fabrique de papier, créa en 1685 la première association mutuelle d'assurance

---

[13] Bern, Staatsarchiv, Ratsmanual n° 257, p. 115: 20 mai, et p. 129: 22 mai.

[14] Lausanne, ACV, Eb 124/2, p. 269.

[15] Les renseignements qui suivent sont tirés de la Généalogie de la famille de Loys par Maxime Reymond, ACV, P Loys 4701 (ms. dact. de 282 p.).

[16] ACV, P Loys 4556-4567: années 1679-1701 (les années 1692/3 et 1696/7 manquent) et 1713-1725. Ce journal, qui donne une image précise de la vie sociale, économique, morale et intellectuelle de la bourgeoisie lausannoise de ce demi-siècle de transition, mériterait d'être publié ou de faire l'objet d'une étude.

contre l'incendie dans le pays de Vaud. Il gérait ses biens avec un soin particulier et savait augmenter ses revenus par des opérations d'argent, telles que prêts à intérêt, toutes mentionnées dans ses carnets. Sa fortune était évaluée, en octobre 1690, à 160400 fl.

L'homme d'affaires se doublait d'un homme de société. Ses relations à Berne, dans le pays de Vaud et à Genève étaient étendues. Par sa femme, Ursula Stürler, fille de David Stürler, baron de Belp et gouverneur à Romont, il était apparenté à un certain nombre de familles patriciennes bernoises.

Sa parenté vaudoise était tout aussi étendue. Les cousins et les beaux-frères se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et la maison des Marnand formait le centre d'une petite société mondaine où les étrangers étaient toujours accueillis avec des égards particuliers. M. de Marnand était surtout lié avec son beau-frère Jean-Pierre de Crousaz, le professeur de théologie, qui remplissait alors les fonctions de gouverneur du prince Frédéric de Hesse-Cassel, et avec son oncle l'assesseur baillival Sébastien Loys de Bochat, dont le petit-fils, futur lieutenant baillival, traduira l'*Istoria civile del Regno di Napoli* de Pietro Giannone.

Au cours de l'année 1698, Patkul vint souvent à Lausanne, où il fut l'hôte de la famille de Marnand qui l'entoura de toutes sortes de prévenances. Le conseiller de Loys semble avoir été flatté par cette amitié d'un «noble étranger» et ne vit pas d'un mauvais œil l'idylle qui naquit entre celui-ci et sa fille Judith. Dans son journal, il appelle toujours Patkul par son nom d'emprunt, bien que celui-ci lui eût, à un moment donné, révélé sa vraie identité. Le 23 janvier, il invite *M. de Fischerin* à souper et, le 16 mars, il le convie à goûter à Ouchy, avec le jeune Danckelmann et son précepteur Huyssen (il écrit Heusen); ces deux derniers avaient pris pension chez son beau-frère de Crousaz, moyennant 14 écus bons chacun par mois[17]. Les sorties à Ouchy, où l'on descendait à cheval, étaient fort gaies. On s'y rendait en bande, en compagnie de parents et d'amis. En remontant à Lausanne, il arrivait que l'on fît des chutes sans gravité. La musique n'était pas négligée — Judith jouait de la guitare — ni le théâtre. Le 12 avril 1698, une représentation d'*Esther*, à laquelle participa l'aîné des fils de Loys, âgé de 14 ans, fut donnée au château de Lausanne avec une farce (probablement *Maître Patelin*). «La chose a été fort

[17] ACV, P Loys 4564, à la date.

bien représentée», note M. de Marnand. La baillive Willading, qui avait fait les frais du spectacle, invita la famille à souper. Jean-Philippe, qui avait reçu un fleuret au début de l'année, prenait des leçons d'escrime. Patkul, qui connaissait le maniement des armes, a dû faire des passes avec lui et l'entraîner dans cet art où lui-même excellait. On peut s'imaginer aisément que Patkul et M. de Loys ont abordé, au cours de leurs rencontres, des questions d'actualité politique et religieuse qui agitaient les esprits en Suisse romande. Par ses liens avec les piétistes de Halle et par son admiration pour le nouveau droit naturel et pour le droit des gens que Jean Barbeyrac n'enseignera à l'Académie de Lausanne qu'en 1711, le luthérien Patkul, qui avait composé des chants religieux dans sa jeunesse[18], a dû être surpris par l'intolérance et l'attitude aggressive des autorités ecclésiastiques et du Gouvernement bernois envers le mouvement piétiste qui pénétrait alors en Suisse, de même qu'à l'égard des théologiens qui refusaient de signer la formule du *Consensus*. Ne peut-on pas trouver comme un écho des conversations entre ces deux hommes dans certaines pages du *Livre de raison* de M. de Marnand, où il fait, en 1698, plusieurs mentions, qui coïncident parfois avec les séjours de Patkul à Lausanne, de «la nouvelle secte qui s'establit nommés les Piétistes qu'on prétend d'extirper à sa source quoy qu'il y en ait desjà dans le Sénat»[19]. Le même jour, de Loys énumère les noms des cinq proposants lausannois qui furent exilés pour avoir refusé de signer le *Consensus*[20].

---

[18] Le chant qu'il composa en prison, pendant son procès, reproduit par J. Bernoulli, *J.-R. von Patkuls Berichte an das zaaristische Cabinet in Moscau*, Berlin, t. III (1795), p. 312, est intéressant pour la conception piétiste-rationaliste qui l'inspire, comme en témoigne le début de la troisième strophe:

«Drum will ich mein Herze und Sinnen nur zähmen
Und dulde in Freuden nach meiner Raison.»

L'autre chant, qu'il avait composé dans sa jeunesse et qui fut imprimé en 1690, est reproduit dans le livre de cantiques de Riga de 1830 (n° 534) et figure en traduction lettonne dans le livre letton de 1889 (n° 352).

[19] 25 août 1698. Parmi les dix membres des Conseils qui perdront leur siège et seront privés du droit de bourgeoisie pour avoir refusé, en été 1699, le «serment d'association» exigé des ecclésiastiques et des laïcs à la suite de l'enquête menée par la «Commission religieuse», d'avril 1698 à février 1699, figurent Daniel Stürler, parent de Mme de Marnand, Sigismond Wyss, seigneur de Mollens, Emmanuel Steiger de Valeyres, un fils de l'avoyer Frisching, Frédéric de Wattwille, etc.

[20] Sur les cinq étudiants en théologie de l'Académie accusés d'«arminianisme» en février 1698, qui refusèrent de signer la formule du *Consensus*, cf. HENRI VUILLEUMIER, *Histoire de l'Eglise réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, t. III, p. 296-98, 410-15, 572-74.

Patkul semble avoir quitté assez brusquement la Suisse, en été 1698. Le désir de rompre l'inactivité à laquelle le condamnait son statut de réfugié et de reprendre le combat contre le tyran suédois en profitant des relations précieuses nouées avec des hommes politiques européens sont les principaux mobiles qui l'ont déterminé probablement à se rendre de nouveau à Berlin, où il avait des appuis solides. C'est là qu'il rédigea son grand mémoire justificatif intitulé *Deduktion seiner Unschuld*, qu'il allait publier un an plus tard.

De Berlin, il écrivit à M. de Marnand (qui reçut la lettre le 25 juillet, ancien style) pour le prier de la part de M. Danckelmann de prendre en main le gouvernement de Prangins moyennant 40 pistoles par an. Loys s'y rendit dès le lendemain y retournant au début de septembre, afin de s'entendre avec l'un des frères de Danckelmann pour la gestion du domaine et du château. Pendant quatorze mois il ne sera plus question de M. de Fischering dans le journal.

Par l'intermédiaire de son compatriote Otto Arnold von Paykul, établi à Berlin et devenu sujet de l'électeur de Brandebourg, Patkul fit la connaissance du vieux feld-maréchal saxon Joh. Heinrich von Flemming, dont le neveu, Jacob Heinrich, lieutenant général et conseiller secret d'Auguste II qu'il avait aidé à obtenir la couronne de Pologne, l'année précédente, l'introduisit auprès du souverain qui le reçut, en octobre 1698 à Dresde, et prit connaissance à Grodno, le 1er janvier 1699, de son «Mémoire sur le dessein de combattre la Suède». Nommé conseiller secret d'Auguste II, Patkul accomplit pour celui-ci une série de missions diplomatiques: à Riga, où il se rendit secrètement, déguisé en marchand, pour élaborer avec les représentants de la noblesse livonienne le plan d'un gouvernement aristocratique sous la garantie de la Pologne, à Copenhague, où il négocia, sous le nom de M. Wallendorf, une alliance contre la Suède, qui sera signée le 25 septembre 1699 à Dresde, à Moscou, enfin, où il signa le renouvellement secret de l'alliance avec la Russie contre la Suède (11 novembre).

Au milieu de février 1700, les troupes saxonnes, commandées par Flemming et Patkul, envahirent la Livonie, bousculèrent les garnisons suédoises et investirent la capitale. Patkul revint ainsi dans sa patrie comme officier de l'armée ennemie. La grande guerre du Nord contre Charles XII, qui allait durer vingt ans et marquer la fin de la

prépondérance suédoise dans la Baltique, avait commencé. Durant le siège de Riga qui ne put être prise, Patkul se trouvait dans le camp devant la ville, avec la suite du roi de Pologne. Le 19 septembre, la nouvelle de la signature de la paix de Travendal entre la Suède et le Danemark parvint au camp royal, où elle fit l'effet d'une bombe. Auguste II leva le siège et quitta la Livonie au moment même où Charles XII débarquait à Pernau, d'où il se dirigea sur Narva, pour y défaire les Russes, le 1er décembre.

La demande en mariage

C'est la veille de l'arrivée de la nouvelle de la paix séparée dano-suédoise que Patkul écrivit aux parents de Judith pour leur demander officiellement la main de leur fille. Peut-on voir dans l'une des phrases de sa lettre à Mme de Marnand une allusion à la correspondance qu'il aurait entretenue avec Judith, à en croire le récit de Keyssler? De toute manière, il est difficile de connaître les sentiments véritables du séduisant Livonien. Patkul n'en était pas à ses premières fiançailles. Il avait été engagé deux fois avant le procès de Stockholm, d'abord avec la fille d'un haut fonctionnaire suédois de Riga, puis, en 1694, avec sa nièce. Patkul se trouvait actuellement dans une tout autre situation. N'étant le sujet du roi de Suède que nominalement, il avait choisi de servir le roi de Pologne, auquel était lié désormais son destin. En passe de devenir l'un des principaux conseillers du roi, Patkul, qui aurait pu aisément trouver femme dans la noblesse saxonne ou polonaise, était demeuré fidèle en pensée à la jeune Vaudoise dont il avait reçu la promesse. Pensait-il qu'une telle compagne, étrangère au monde dans lequel il vivait, l'aiderait à surmonter mieux ses difficultés et lui donnerait la stabilité et la confiance dont sa nature tourmentée avait besoin?

Voici les deux lettres qu'il écrivit aux parents de Judith, du camp devant Riga[21].

[21] ACV, P Loys 4534. Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation.

«Monsieur,

Dès que j'ai eu l'honneur, de frequenter votre maison, pendant mon séjour en Suisse, où je n'ai été connu que sous le nom de Fichering, j'ai conceu une estime tout à fait particulière pour Mademoiselle de Marnand votre fille, tellément que je n'aurois pas manqué d'en donner au jour de marques effectives, si en ce tems-là, une puissante persecution ne m'avoit empeché de disposer librément de moi suivant mes inclinations.

Mais comme par la grace divine, les choses ont tellément changé du dépuis, que Sa Majesté le Roi de Pologne, sachant bien la source de mon malheur, et que ce n'a eté qu'une criante injustice, qui m'a depouillé des biens que j'ai possedés en Livonie, m'a appelé en Son Service, et accordé Sa protection, avec un si grand avantage, que je puis non seulément jouïr d'une pleine seureté; mais aussi remedier en quelque manière à la perte que j'ai faite; Je trouve à propos, de ne plus vous cacher l'estime et la consideration que j'ai jusqu'icy gardé inviolablement pour Mademoiselle de Marnand; vous suppliant tres-humblément, Monsieur, de permettre, que nous passions à un tel engagement, qui nous peut rendre satisfaits toutte notre vie.

Je me promets, Monsieur, que vous me ferés une réponce favorable, et que par là vous me donnerés bien, de me dire pour jamais

Monsieur

Votre tres-humble
et tres-obéissant serviteur
J.R. Patkul

ce $\frac{5}{16}$ 7bre:
1700. Au camp
dévant Riga.»

«Madame

Vous ne trouverés pas mauvais que je me donne l'honneur, de vous faire part d'une chose, que je ne vous ai cachée jusqu'à présent qu'avec bien de la peine. C'est que dans le tems, que j'ai eté connu en Suisse sous le nom de Fichering, la première vüe de Mademoiselle de Marnand, m'a inspiré de certains sentimens, que je me suis trouvé obligé de continüer, d'autant plus que dans la suite du tems, j'ai eté persuadé de plus en plus de son mérite, tellement que je n'aurois pas manqué de vous le faire connoître, si

l'état, dans lequel je me trouvois alors, me l'avoit permis. Cependant, il m'a eté impossible, que je n'en eusse donné connoissance à Mademoiselle, laquelle s'étant toujours rapportée à ce que Monsieur son Pere et vous, Madame, en jugeriés à propos, nous ne nous sommes engagés l'un envers l'autre, qu'entant que le Ciel, les conjonctures et votre volonté disposeroient de nos inclinations.

Puis donc que le tems est venu, que je suis en état de pouvoir agir avec plus de liberté que je n'ai pu faire en ce tems là; Je prens la liberté, Madame, de vous supplier tres-humblément, qu'il vous plaise, d'aggréer la considération que j'ai pour votre maison, et de permettre, que j'aÿe l'honneur de m'allier avec elle, vous assurant, Madame, que je tacherai pendant toutte ma vie, de me rendre digne de l'honneur et de la grace que je viens de vous demander, et qu'en attendant une favorable réponce je serai inviolablément Madame

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur
J.R. Patkul

ce $\frac{5}{16}$ 7bre:
1700. Au camp
devant Riga.»

Lorsque Patkul écrivit ces deux lettres, il ignorait que Judith venait de se fiancer secrètement au lieutenant baillival Jean-Louis Gaudard, âgé de 44 ans, veuf et père de six enfants, qu'elle allait épouser le 23 septembre. Les lettres du conseiller du roi de Pologne ne parviendront à Lausanne que le 3 ou le 4 octobre, date à laquelle M. de Marnand notera dans son journal:

> «livré 5 batz pour faire tenir la responce à M. le collonel Patkult, ministre des guerres du roi de Pologne[22] qui me fit l'honneur et à ma femme de nous demander notre fille nouvellement mariée à M. de Corselles en mariage mais trop tard.»[23]

Ce mariage avait provoqué un petit drame de famille chez les Loys. Le 23 août, M. de Loys était parti en litière pour Berne où il

[22] Ce titre figurait probablement après le nom de l'expéditeur sur l'enveloppe contenant ces deux lettres.

[23] ACV, P Loys 4565, à la date du 4 octobre 1700.

devait comparaître devant la Chambre des Bannerets. Il revint à Lausanne le 4 septembre, et il écrivit:

> [...] «A mon arrivée j'ay trouvé ma famille tout en pleurs pour ce que l'aisnée de mes filles s'est promise et s'est signée par un contract de mariage avec J. Louys Gaudard, seigneur de Corselles, chargé de six enfans, et lequel luy doit avoir promis de l'habiller et cent pistoles pour ses joyaux et à moitié acquest, avec une pension sa viduité durant. Contre toute sorte de représentation et surtout d'un grand seigneur de Pologne, nommé le Collonel Patkult, qui la vouloit espouser et qu'elle avoit aimé. Ce qui a esté cause que je l'ay chassée de la maison et ne la veut point voir aussy peu que ma femme. Elle s'est retirée à Vidy, chez le cousin...»

Que s'était-il passé et pourquoi avait-il fallu renoncer au rêve polonais qui semble avoir particulièrement séduit le père Loys, bourgeois riche, sensible aux titres et qui eût été vivement flatté de donner sa fille à un grand seigneur ami des rois? M. de Marnand a sans doute connu l'identité de M. de Fischering avant de recevoir la lettre de Riga, d'où sans doute sa colère en apprenant les fiançailles de sa fille avec M. de Corcelles. Si nous ignorons ce que Judith a répondu aux lettres passionnées que Patkul lui adressait des lointains pays (qu'elle ne situait peut-être pas très bien sur la carte), devons-nous donner raison à Keyssler qui paraît avoir été bien informé des motifs psychologiques de cette rupture, où les bijoux du lieutenant baillival pesèrent plus lourd dans la balance que les assurances et les plans d'avenir du chimérique Livonien? On peut même admettre que Judith profita de l'absence de son père pour donner sa parole à M. Gaudard. La crise dura près de trois semaines avant que le père de Loys donnât son accord et renonçât au mariage polonais. Il note en date du 11 septembre:

> «Mercredy nous avons esté ma femme et moy à la papeterie où sont venus ma fille Jeane Judit et M. de Corselles nous demander pardon de s'estre promis à nostre inçu.»

Les préparatifs de la noce se firent rapidement et le père Loys ne lésina pas sur la dépense pour habiller la mariée et sa suite, allant jusqu'à faire préparer des fontanges aux fillettes de son gendre. M. de Marnand écrit dans son journal:

«Le vendredi 13 septembre: Livré deux bageoires pour un taffettaz à la Jeane Judith... Item pour fontanges aux enfans de Mr De Corselles.»

Le dimanche 15 septembre [dans la marge]:

«Annonces de Mr De Corselles et ma fille aisnée. Dimanche j'ay esté à la blancherie avec ma femme, filles et Mr De Corselles. Livré 3 batz. L'on a annoncé la Jeane Judit.»

Le samedi 21 septembre:

«Sammedy livré pour provisions 143 [batz?] pour nopces de ma fille Jeane Judith.»

Lundi 23 septembre:

«Lundy Monsieur J. Louys Gaudard et ma fille Jeane Judith se sont esté epousez à St Sulpit par Mr Du Teil, ayant fait les frais. Livré 4 batz et 9 [batz?].»

(Le pasteur Samuel Du Teil doit être le cousin chez qui Jeanne-Judith s'était retirée à Vidy.)

Mardi 24 septembre:

«Nous sommes tous revenus en chaize et avons soupé en famille chez Mr De Corselles, nostre gendre.»

Ainsi finit l'aventure d'un printemps et d'un été. Judith vécut vingt-huit ans avec M. de Corcelles dont elle n'eut pas d'enfant. Elle mourut dix ans avant son mari et fut inhumée dans la tombe des Gaudard, à la Madeleine. Sans doute apprit-elle en même temps que son père la nouvelle de l'horrible fin de Patkul qui a dû les impressionner tout particulièrement. Il y a malheureusement une lacune pour les années 1702 à 1712 dans le journal de M. de Marnand, de sorte que nous ignorons comment il réagit devant la destinée et la mort tragiques de cet homme qui fut son ami. Mais il est permis de se demander si les souvenirs de cette mise à mort brutale d'un homme

qui avait agi par amour de sa patrie et pour défendre l'indépendance de son pays ne pourraient pas expliquer, dans une certaine mesure, les sentiments qu'il éprouvera et exprimera dix-sept ans plus tard, lorsqu'il notera dans son journal l'exécution du major Davel:

> «L'on a décapité le major Davel ayant esté conduit par 40 fusiliers. Il a fait une grande admonition et est mort en héros, sans crainte et bien résigné, puisqu'il mouroit persuadé que l'esprit de Dieu s'est servi de luy pour esclairer LLEE sur tous les abus.»[24]

La fin tragique de Patkul

Après avoir reçu la réponse de M. de Marnand et appris le mariage de Judith, Patkul fut repris par le démon politique et se consacra corps et âme à la lutte contre Charles XII. Il est à Varsovie jusqu'en février et participe ensuite à la conclusion de l'accord entre le tsar et le roi de Pologne en vue d'une campagne commune. A la fin de mars, on le trouve à Leipzig, où il fera paraître son grand mémoire justificatif[25].

Mais las de la corruption de la cour d'Auguste II et de la manière dont la guerre était menée, Patkul quitta le service du roi de Pologne et se mit au service du tsar. Accueilli avec empressement à Moscou au début de 1702, il fut logé dans la grande maison où avait habité l'amiral Le Fort.

Consulté sur toutes les affaires, Patkul se vit chargé de faire venir des spécialistes d'Europe — il appela Huyssen à Moscou —, d'installer une imprimerie, etc.; en qualité de commisaire général de l'armée, il eut à recruter des officiers en Occident. En juillet, le tsar le nomma conseiller secret et envoyé extraordinaire à la cour de Pologne et à la cour impériale. Il quitta Moscou, où il ne devait plus retourner, et s'établit à Dresde, où Auguste II fut à l'origine de ses fiançailles avec une richissime veuve, Anna von Einsiedel, fille du premier chambellan du roi. Annoncées en décembre 1705, ces fiançailles provoquèrent

---

[24] P Loys 4567, à la date du 24 avril 1723. Ce témoignage ne semble pas avoir été connu des historiens du major Davel.

[25] *Deduktion der Unschuld [...] von J.-R. Patkul. Anklage u. Verteidigung beim Prozess in Stockholm nebst Beilagen u. Rechtliche Acta*, Leipzig, 1700.

la jalousie des ministres saxons à l'égard de cet étranger qui, en recevant l'indigénat et en devenant un grand propriétaire foncier du royaume, leur portait dangereusement ombrage. Ce fut la perte de Patkul. Sous de mauvais prétextes et en violation du droit des gens, ils firent arrêter l'envoyé du tsar, à l'insu du roi de Pologne qui ne put les désavouer. A la fin d'août, Charles XII fit irruption en Saxe avec son armée pour en finir avec Auguste II, qu'il contraignit à abdiquer. Celui-ci avait entre-temps fait transférer Patkul à la forteresse de Königsstein, en septembre 1706. L'article 12 du traité d'Altrandstadt, imposé par le Suédois vainqueur, exigeait la livraison de Patkul, que le souverain détrôné ne fut plus en mesure de sauver de la mort la plus atroce. Livré le 6 avril aux Suédois, Patkul fut emmené et exécuté le 10 octobre, à Kazimierz, près de Posnan, après avoir été roué et écartelé[26].

Cet événement suscita le plus vif émoi en Europe, où l'opinion condamna, en général, l'acte de vengeance du roi de Suède, et considéra Patkul comme un martyr de la liberté. Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, a porté le jugement que l'histoire devait ratifier:

> «Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi disaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une province laquelle avait des privilèges à défendre, et qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suède, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.»

La lutte des patriotes livoniens devait reprendre, trois ans plus tard, après la défaite de Charles XII à Poltava, où il perdit son armée

---

[26] Le récit que l'aumônier du régiment suédois, Lorenz Hagen, publia en allemand, rapportant ses derniers entretiens avec Patkul, ses paroles édifiantes, son repentir de «s'être engagé trop profondément dans les choses de ce monde» *(zu tief ins Weltwesen verwickelt)*, ses prières ardentes et sa connaissance peu ordinaire du *Nouveau Testament* dont il citait des passages entiers par cœur en grec, et dont il avait toujours sur lui une petite édition. Ce récit, réédité plusieurs fois en suédois et en anglais, est reproduit dans le *Theatrum Europaeum*, t. XVIII, Francfort 1720 (à l'année 1707), p. 279 s., sous le titre de *Hagens Nachricht von der Hinrichtung J.R. v. Patkul's*. Une de ces éditions est peut-être parvenue à Berne et à Lausanne.

et toutes ses conquêtes. C'est un ami de Patkul, Loewenwolde, qui entra, en 1710, aux côtés du général russe Scheremetiew, dans Riga vaincue et qui leva, le premier, la main pour prêter serment de fidélité au tsar. C'est lui qui fut chargé, comme plénipotentiaire de Pierre le Grand, de restituer à la noblesse les biens «réduits», tandis qu'un autre ami de Patkul, Georg Friedrich Rentz, nommé conseiller d'Etat, obtint du tsar la confirmation des privilèges et des anciens droits des Livoniens.

Dans le souvenir des peuples, Patkul sera célébré non seulement comme un martyr de la liberté[27], mais comme un des premiers défenseurs du droit de résistance qu'il avait affirmé dans un de ses pamphlets contre la Suède[28], fondé sur le droit naturel qu'il avait étudié chez Pufendorf durant son exil en Suisse romande.

---

[27] Pendant la Révolution française parut à Paris un roman intitulé *Le martyr de la liberté: lettres originales de l'infortuné Patkul* (1790) qui, traduit en russe et publié à Moscou, en 1806, inspira à Lermontov son poème *Iz Patkulja* (1831).

[28] Cf. *J.-R. von Patkuls Berichte...*, III, p. 99 s. Patkul était considéré par les souverains absolus comme un républicain ennemi des monarchies. Auguste II a essayé de le discréditer aux yeux du tsar, en 1705, en affirmant qu'il était «ein guter Republikaner, der alle Monarchien hasst und Europan in Republiquen nach seiner Phantasie richten will».

On trouvera dans YELLA ERDMANN, *Der livländische Staatsmann J.R. von Patkul*, Berlin 1970 (ouvrage de vulgarisation) une bibliographie assez complète des publications sur le Livonien. Nous avons utilisé tout particulièrement les travaux de REINHARD WITTRAM, *Zur Beurteilung J.R. v. Patkul's*, dans *Nachrichten d. Akad. d. Wissensch. in Göttingen, Phil.-Hist. Kl.*, 1953, Nr. 4, et *Patkul u. der Ausbruch d. nordischen Krieges, ibid.*, 1952, n° 2.

Nous avons eu connaissance, après la rédaction de cet article, des lettres écrites par Patkul, de mai à août 1699, concernant ses missions sous le nom de Wallendorf, et d'autres lettres, datées du camp devant Riga, de juillet et août 1700, puis de Varsovie, à partir d'octobre 1700. Ces lettres, conservées aux Archives royales de Danemark (Fonds Pologne) à Copenhague, en partie chiffrées, sont de caractère politique; elles semblent avoir été utilisées par C. HALLENDORFF, *Bidrag till det stora nordiska Krigets förhistoria* [Contribution aux préliminaires de la grande guerre du Nord], Upsal 1877, p. 130 s., 147 s.